

# Philippe Gaillard, trois mois au milieu de l'horreur...

Le délégué du CICR à Kigali a tenu à mener sa mission jusqu'au bout, malgré les massacres.

Kigali, envoyé spécial

Rien n'aurait été pareil à Kigali, si Philippe Gaillard, le délégué du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), et son équipe avaient décidé de s'en aller devant le déchaînement de barbarie. Mais rien, ni les blessés achevés dans les ambulances, ni les obus qui sont tombés sur les salles d'urgence, ni les pressions onusiennes, n'ont suffi à provoquer l'évacuation du CICR. « Philippe a fait preuve d'une obstination exceptionnelle, dit son ami le général Roméo Dallaire, commandant des Casques bleus au Rwanda. Il a du courage, de la détermination et le don de lui-même. » Qu'aurait-il pu faire d'autre, le chef de délégation? « Dès le début, j'ai exclu que nous partions sans nos collaborateurs locaux, tutsis et hutus, avec qui nous n'aurions pas passé les barrières. J'aurais été ravi de déménager. Mais ici, au centre de Kigali, ç'aurait été des dizaines de milliers de civils qu'il aurait fallu abandonner. »

Philippe Gaillard saisit l'article 3 des Conventions de Genève. « le bouquin le plus ennuyeux et le plus ratifié du monde » et nous en fait la lecture, lente et amusée: « En cas de conflit armé de caractère international, les parties seront tenues d'appliquer au moins les dispositions suivantes: les prisonniers, les civils, les malades seront traités avec humanité, sans distinction de race ou de couleur... » Pour lui qui a traversé toutes les horreurs à Kigali, l'effet ne manque pas d'ironie: « Que peut-on encore invoquer ici? Je n'ai encore jamais vu un seul prisonnier de guerre dans ce pays. Le Rwanda c'est vraiment la guerre à mort. La "somalisation" du tiers monde, la guerre sans foi ni loi, chacun pour soi. Dieu contre tous. »

Au volant de sa Jeep blindée ou travaillant dans son bureau percé d'impacts jusqu'au petit matin, devant un mur couvert de lettres d'appel au secours, ce Valaisan de 38 ans, homme de lettres, amoureux des arts et de la poésie médiévale, débarqué à Kigali en

juillet 1993, se rappelle les moments les plus durs de sa mission. Lorsque les miliciens sont venus chercher des patients dans les salles d'opérations pour les exécuter. « A ce moment-là, j'ai téléphoné à Genève pour dire qu'il fallait qu'on parte. J'ai toujours bénéficié d'une grande confiance du siège et du président. » Pendant quelques jours, Radio des Mille Collines, la radio des extrémistes hutus, traite Philippe Gaillard de « Belge », ce qui équivaut à un appel au meurtre. Un plan d'évacuation du CICR est mis au point. Mais à force de persuasion, il parvient à calmer les choses: « Je crois au feeling, à la force de l'intelligence. Aux réseaux d'amitié. » Puis commencent les ennuis avec les rebelles du FPR, qui bombardent par erreur son hôpital à plusieurs reprises, faisant de nombreuses victimes. « Si un expatrié avait été tué, c'était foutu, on rentrait. J'ai dit à Paul Kagame, le commandant du FPR: "Tu ne vas quand même pas nous tuer?" »

Son départ de Kigali, Philippe Gaillard l'a préparé de longue date. Son épouse, originaire de Colombie, le rejoindra à Kampala, et tous deux fêteront son anniversaire sur le chemin du retour en Suisse. « Je ne veux plus entendre parler du Rwanda pendant longtemps, dit-il. J'ai déjà dit à mes employés locaux que je n'irais pas leur dire au revoir. Ils ont compris. Pour tenir dans des situations pareilles, il ne faut pas faire d'amis. J'ai une fantastique capacité d'oublier les choses. Je vais tirer la prise. » Il laisse à son successeur, le Jurassien Jean-François Sangsue, une délégation unie, à qui il a souvent lu des poèmes le soir. Sur la porte des WC du CICR à Kigali, les délégués ont affiché un extrait de Camus comme une profession de foi: « Nous portons tous en nous nos bagnes, nos cris et nos ravages. Mais notre tâche n'est pas de les déchaîner à travers le monde. Elle est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres. »

Jean-Philippe CEPPI